

causes du succès de Diderot. On prenait pour de la profondeur ce qui était inintelligible, et l'on était ébloui par les éclairs qui jaillissaient de ces sombres nuages. Cet incrédule joignait à une vive imagination un goût très prononcé pour les abstractions. Par un mélange bizarre, il était enthousiaste et terre à terre, il avait des illuminations subites et des moments d'aveuglement; ce matérialiste était épris de l'idéal, cet athée était passionné pour l'infini; il aurait pris volontiers la nature entière pour un être vivant, animé et pensant. C'était là tout à la fois sa force et sa faiblesse. Immoral à l'extrême¹, fanatique d'impiété, Voltaire appelait le Christianisme l'infâme, lui appelle les chrétiens « atroces², » et écrit ces deux vers :

Et ses mains ourdiraient les entrailles du prêtre
Au défaut d'un cordon pour étrangler les rois³.

L'œuvre qui contribua le plus à la réputation de Diderot, parmi les philosophes, ce fut l'*Encyclopédie*⁴, cette lourde machine de guerre, destinée à accabler sous son poids la religion révélée. Il en conçut le projet avec son

¹ Sur l'immoralité *otahitienne* de Diderot, « capable de faire dresser les cheveux, » voir Taine, *L'ancien régime*, 9^e édit., 1880, p. 285. Cf. p. 337-338, 378-379.

² *Pensées phil., addition*, pensée LVIII, *Œuvres*, édit. Brière, t. II, p. 255.

³ *Les Eleutéromanes*, *Œuvres*, Paris, 1798, t. XV, p. 495. Nageon cherche en vain à justifier ces deux vers, p. 489, note.

⁴ *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, arts et métiers*, par une société de gens de lettres, mis en ordre par Diderot et quant à la partie mathématique par d'Alembert. 17 volumes in-folio de texte et 11 volumes de planches.

ami d'Alembert et, malgré tous les obstacles qui se dressèrent sur sa route, il le réalisa et le mena jusqu'au bout¹. Il en rédigea lui-même neuf cent quatre-vingt-dix articles. Ce fut entre les mains des incrédules un puissant engin de perversion. Les défauts de l'ouvrage étaient palpables. Diderot lui-même avouait que c'était « un gouffre où des espèces de chiffonniers jetèrent pêle-mêle une infinité de choses mal vues, mal digérées, bonnes, mauvaises, incertaines et toujours incohérentes. » Mais qu'importe? La foi de plusieurs sombrait dans ce gouffre. C'est tout ce qu'on voulait. Le scepticisme, le matérialisme, l'athéisme s'y étalent quelquefois, plus souvent s'y cachent ou s'y déguisent et n'en sont que plus dangereux. L'abbé Bergier s'était chargé de la partie théologique; on répandit dans les autres parties les erreurs qu'on ne pouvait glisser dans celle-là; on attaqua la révélation et l'Écriture à propos d'histoire, de géographie et même de grammaire et de géométrie². A mesure que les volumes se multiplièrent, l'impiété se donna plus libre carrière. Il est difficile de dire tout le mal que fit l'*Encyclopédie*. Diderot se vante d'avoir dans ce recueil « l'univers pour école et le genre humain pour pupille³. » Un dictionnaire rempli d'er-

¹ Le *Prospectus de l'Encyclopédie*, rédigé par Diderot, est de 1750. Les deux premiers volumes de l'*Encyclopédie* parurent en 1751, le 17^e et dernier volume du texte en 1765, le 11^e et dernier volume de planches en 1772. Dès 1757 elle avait quatre mille sous-cripteurs.

² *Journal historique et littéraire*, 15 avril 1785, t. CLXX, p. 575-584 (B. N., L 2^c 62A).

³ Voir Villemain, *Tabl. de la litt. au XVIII^e siècle*, t. III, p. 190.

reurs est l'instrument de propagande le plus pernicieux. Tout le monde le consulte, les demi-savants vont y puiser sans cesse, et comme la plupart sont incapables d'y discerner le vrai du faux, le poison s'insinue insensiblement dans l'âme et y fait à la longue les plus funestes ravages. Aussi bientôt l'incrédulité ne connut-elle plus de frein, à tel point qu'elle scandalisait les étrangers les moins prudes. Horace Walpole écrivait de France, en 1765 : « J'ai dîné aujourd'hui avec une douzaine de savants, et quoique tous les domestiques fussent là pour nous servir, la conversation a été beaucoup plus libre, même sur l'Ancien Testament, que je ne l'aurais souffert à ma propre table en Angleterre, n'y eût-il eu pour l'écouter qu'un valet de pied¹. »

La réputation de Diderot, presque oubliée dans la première partie de notre siècle, tend à revivre de nos jours² et il se trouve des admirateurs pour louer ses talents et ses mérites philosophiques³. Tous ces éloges ne pourront lui enlever ses défauts. M. Taine en fait avec justice le premier de cette génération d'esprits « où l'équilibre mental n'est plus exact. Diderot, dit Voltaire, est un four trop chaud qui brûle tout ce qu'il cuit; ou plutôt, c'est un volcan en éruption qui, pendant quarante ans, dégorge les idées de tout ordre et de

¹ *Correspondance*, Londres, 1837, t. II, p. 293-294.

² Cf. P. Janet, *Les Maîtres de la pensée moderne*, in-8°, Paris, 1883, p. 333 et suiv.

³ Ce fougueux incrédule faisait, dit-on, élever sa fille, qu'il aimait beaucoup, dans des principes religieux. Voltaire lui en fait un reproche, Lettre à Damilaville, 30 janvier 1767, *Œuvres*, t. XII, p. 742. Il y appelle Diderot Toupla.

toute espèce, bouillonnantes et mêlées, métaux précieux, scories grossières, boues fétides; le torrent continu se déverse à l'aventure, selon les accidents du terrain, mais toujours avec l'éclat rouge et les fumées âcres d'une lave ardente. Il ne possède pas ses idées, mais ses idées le possèdent; il les subit... Tout déborde chez lui, hors du cratère trop plein, sans choix, par la première fissure ou crevasse qui se rencontre..., en larges coulées qui roulent aveuglément sur le versant le plus escarpé du siècle. Non seulement il descend ainsi jusqu'au fond de la doctrine antireligieuse et antisociale, avec toute la raideur de la logique et du paradoxe, plus impétueusement et plus bruyamment que d'Holbach lui-même, mais encore il tombe et s'étale dans le borbier du siècle qui est la gravelure, et dans la grande ornière du siècle qui est la déclamation. Dans ses grands romans, il développe longuement l'équivoque sale ou la scène lubrique. La crudité chez lui n'est point atténuée par la malice ou recouverte par l'élégance. Il n'est ni fin ni piquant... Vous voyez en lui un plébéien... que les mœurs du temps ont introduit dans un souper de viveurs à la mode. Il y prend le dé de la conversation, conduit l'orgie, et par contagion, par gageure, dit à lui seul plus d'ordures et plus de « gueulées » que tous les convives¹. »

L'auxiliaire principal de Diderot dans la publication

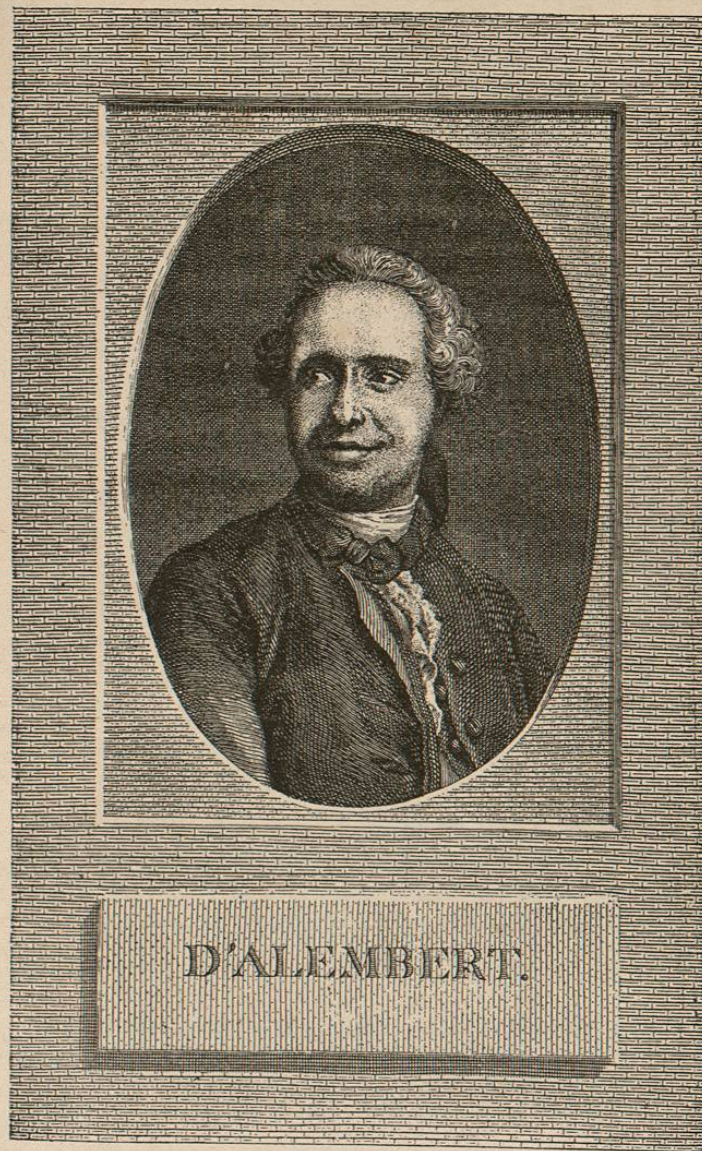
¹ H. Taine, *L'ancien régime*, 9^e édit., 1880, p. 348-349. Pour la bibliographie sur Diderot, voir ses *Œuvres complètes*, édit. Garnier, 20 in-8°, Paris, 1875-1877, t. XX, p. 141-146.

de l'*Encyclopédie* fut Jean Le Rond d'Alembert (1717-1783), fils naturel du chevalier Destouches et de M^{me} de Tencin¹. D'Alembert est le savant de la secte philosophique. Il eut de la valeur comme mathématicien et comme géomètre. Sa liaison avec Voltaire commença vers 1745 et il s'établit entre l'un et l'autre une correspondance très suivie. D'Alembert fut spécialement chargé de la partie scientifique de l'*Encyclopédie*². Il publia en 1759 des *Éléments de philosophie*, dans lesquels il se montra moins agressif que plusieurs autres incrédules de son temps, mais où il fit profession ouverte de scepticisme en religion et en métaphysique³. A la mort du patriarche de Ferney, « il usurpa, dit Grimm, la souveraineté de l'illustre Église dont Voltaire avait été le chef et le soutien, » c'est-à-dire qu'il se mit à la tête du parti des incrédules. Par caractère, il n'avait ni la hardiesse ni l'emportement de celui à qui il succédait; dans sa correspondance, il se peint lui-même comme un homme « qui donne des soufflets en faisant semblant de faire des révérences; » cependant s'il était modéré en

¹ Voir, Figure 41, le portrait de d'Alembert, reproduction de la gravure de N.-F. Maviez, 1788, d'après le tableau de de la Tour.

² D'Alembert a écrit le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie*, le morceau le mieux réussi qui soit sorti de sa plume. Il travailla à l'*Encyclopédie* jusqu'en 1759, où le privilège qui avait été accordé à l'ouvrage fut retiré. Diderot resta dès lors seul chargé de la direction. — Cf. Damiron, *Mémoire sur d'Alembert*, dans les *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, t. xxvii, 1854, p. 65-127, 227-282.

³ Les œuvres philosophiques et littéraires de d'Alembert ont été publiées par Bastien, 18 in-8°, Paris, 1805, et dans une meilleure édition (compacte), par Bossange, 5 in-8°, Paris, 1821.



41. — Jean Le Rond d'Alembert.

apparence, ses attaques contre le Christianisme n'en étaient pas au fond moins violentes, et ses lettres à Voltaire montrent quels étaient ses vrais sentiments : il applaudit aux sarcasmes du grand moqueur et il s'évertue à lui fournir des moyens pour ruiner la révélation.

Autour de d'Alembert et de Diderot se groupe tout un essaim d'impies qui, avec moins de talent, ont souvent plus d'audace. Un grand nombre sont soufflés par eux et ne sont en quelque sorte que leur écho, l'abbé de Prades, Raynal¹, d'Holbach, Lamettrie et bien d'autres. L'abbé de Prades (1720-1782) avait écrit sous leur inspiration une thèse qu'il soutint en Sorbonne en 1751. Elle fit beaucoup de bruit, parce qu'elle fut comme le premier coup de clairon dans la guerre ouverte contre le Christianisme. Jusque-là on ne l'avait attaqué que clandestinement, à mots couverts. Cette thèse fut le signal des hostilités déclarées. Le porte-voix des philosophes osait avancer que « Moïse est le plus hardi des historiens » et que les « miracles de Jésus-Christ ressemblaient à ceux d'Esculape². » Faire soutenir leurs idées par un prêtre, sous les voûtes de la vieille Sorbonne, était pour les philosophes une bonne fortune. Diderot écrivit lui-même la troisième partie de l'*Apologie* de l'abbé de Prades, destinée à soutenir cette thèse scandaleuse.

¹ Sur Raynal, voir le remarquable article de Durozoir, dans la *Biographie universelle* de Michaud, t. xxxvii, 1824, p. 168-183.

² Voir Duvernet, *Vie de Voltaire*, p. 327. L'abbé de Prades se rétracta le 6 avril 1754, sur les conseils de l'évêque de Breslau.

Une fois le premier coup de feu tiré, la mêlée s'engage. C'est une vraie saturnale d'infamies et de blasphèmes. Les productions impies se multiplient et foisonnent. On dirait un égout engorgé dont le trop plein déborde et empeste l'air. Damilaville, ce « gobe-mouches de la philosophie, » comme l'appelait d'Holbach, publie, sous le nom de Boulanger, *Le Christianisme dévoilé ou Examen des effets de la religion chrétienne* (1767), ouvrage que Voltaire lui-même, correspondant et ami de l'auteur, appelait « l'impiété dévoilée¹. » De tous côtés, on voit « se produire avec une déplorable profusion les vieilles doctrines d'athéisme, de matérialisme, d'intérêt personnel, que les Grecs et les Romains avaient jugées contemporaines de toutes les époques d'affaiblissement social². » *L'Esprit* d'Helvétius est du plat matérialisme, le *Système de la nature* (1770) du baron d'Holbach est, d'après le mot de Voltaire, « exécrable en morale³. » Tous ces ennemis de la religion et de la morale sont en même

¹ C'est ce que Voltaire avait écrit sur le titre de son exemplaire, comme le rapporte Marguerit (qui possédait cet exemplaire annoté de la main du patriarche de Ferney), dans la *Biographie universelle*, 1855, t. x, p. 74. Beaucoup de critiques ont attribué à tort au baron d'Holbach *Le Christianisme dévoilé*. Cet ouvrage fut imprimé à Nancy, quoique le titre porte le nom de Londres.

² Villemain, *Tableau de la litt. au XVIII^e siècle*, t. III, p. 188.

³ Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, art. Dieu, sect. IV, t. VII, p. 427. Cf. t. II, p. 655. Outre le *Système de la nature*, d'Holbach publia beaucoup d'autres écrits irréligieux, *De l'imposture sacerdotale*, 1767; *Examen critique de la vie et des ouvrages de saint Paul*, 1770; *Histoire critique de Jésus-Christ*, 1770, avec l'épigraphe : *Ecce homo*, etc. Il traduisit aussi plusieurs ouvrages de Collins, de Toland et d'autres incrédules anglais.

temps des ennemis des Écritures et de Jésus-Christ, qu'ils vilipendent dans leurs œuvres.

On peut voir par Helvétius, dit Schlegel, quels furent les résultats que cette philosophie produisit sur la vie¹; car, lorsque cet écrivain présenta l'égoïsme, la vanité et les jouissances des sens comme les seuls ressorts, comme la seule chose réelle dans la vie, et comme le seul but raisonnable d'un homme éclairé, on se borna à dire qu'il avait deviné le secret général de l'univers². Suivant la doctrine d'Helvétius, ce n'était point l'esprit qui différenciail l'homme des animaux, car tout est matière suivant lui³, mais les mains et les doigts; avantage que le singe partage évidemment à quelques égards avec l'homme. A cette époque, quelques philosophes commencèrent même à douter réellement de cette différence entre l'homme et le singe⁴.

¹ La Révolution seule put ouvrir les yeux à plusieurs. « Lorsqu'en 1788, disait La Harpe, je repoussais ici (au Lycée) les sophismes d'Helvétius par les mêmes arguments, cette démonstration, quoiqu'elle parût sensible, ne produisit pas cependant la même impression qu'aujourd'hui (5 avril 1797). C'est qu'on n'y voyait encore que des erreurs de spéculation qu'on croyait assez indifférentes; mais depuis que ce qui semblait un jeu d'esprit est devenu, selon l'expression heureuse d'un orateur étranger (Burke), une doctrine armée, on a senti toute la perfide subtilité de cette espèce de poison, après les déchirements et les convulsions qui en ont été les effets. » *Lycée*, Dijon, 1820, t. I, p. CXXX-CXXXI.

² C'est M^{me} du Deffant qui fit cet éloge de l'ouvrage d'Helvétius.

³ On fit courir, au moment de la publication du livre de l'*Esprit*, plusieurs couplets, où l'on disait entre autres choses :

Admirez tous cet auteur-là,
Qui de l'ESPRIT intitula
Un livre qui n'est que matière,
Laire, lanlaire, etc.

⁴ *Hist. de la litt.*, trad. Duckett, t. II, p. 232-233.

Ainsi toutes ces attaques contre la révélation, si elles avaient triomphé, auraient rabaisé l'homme au-dessous même du paganisme, au niveau de la brute. Les excès de la Révolution et les crimes de la Terreur, dont la responsabilité première remonte aux philosophes qui les avaient inconsciemment préparés, montrent en traits de sang quelles sont les conséquences de ces théories rationalistes qui suppriment le surnaturel. En dégradant l'homme, on introduit dans la société les mœurs et les habitudes des bêtes : c'est la guerre du fort contre le faible, la violence et l'oppression, le règne de Fouquier-Tinville et du bourreau. Si l'homme n'est plus religieux, ce qui lui reste en plus des animaux ne sert qu'à le rendre plus méchant et plus nuisible.

Le déisme anglais finit par les rêveries de l'auteur de *l'Ecce Homo*¹; le philosophisme français finit par les rêveries de l'auteur de *l'Origine de tous les cultes*. Cet ouvrage, dans le principe, devait faire partie de *l'Encyclopédie méthodique*, où il aurait été à sa place. Les circonstances le firent publier à part, et il eut pour parrain le club des Cordeliers, qui en demanda et en surveilla l'impression, en pleine Terreur (1794). L'auteur offrit son livre à la Convention et l'assemblée lui accorda une mention honorable. C'était justice². Personne ne lui reconnaît plus aujourd'hui de valeur criti-

¹ Voir plus haut, p. 188.

² Voir la notice sur Dupuis, en tête de *l'Abrégé de tous les cultes*, 4^e édit., in-12, Paris, 1822, p. 14. Pour l'époque de l'impression, voir *Origine de tous les cultes*, 3 in-4^o, Paris, 1794, t. III, note i, p. 355.

que, mais il n'en a pas moins une importance réelle dans l'histoire de la guerre des incroyants contre les Saintes Écritures, non seulement à cause de l'accueil et du succès extraordinaire que lui fit l'impiété, mais aussi parce qu'il inaugure un nouveau genre d'attaques contre la Bible et la révélation, celui de l'explication de la religion chrétienne par des mythes solaires et naturels. L'auteur de cet ouvrage, Charles-François Dupuis (1742-1809), en prit la première idée dans le poème de Nonnus, *Les Dionysiaques*, destinées à chanter les exploits de Dionysos ou Bacchus. Dupuis analyse longuement les quarante-huit chants du poète grec, et il recherche l'origine des signes par lesquels on figure le zodiaque¹. Frappé de la forme bizarre de ces signes, laquelle ne correspond pas actuellement à la configuration véritable des constellations qu'ils représentent, il suppose que ce tableau du ciel, pour les douze mois de l'année, doit correspondre à l'état de la terre et aux travaux de l'agriculture, dans le pays où ces signes ont été inventés et à l'époque où on les a employés pour la première fois. Partant de cette idée, il croit reconnaître que l'Égypte est le lieu d'origine des douze signes du zodiaque et pense qu'ils figuraient l'état du ciel, tel que le voyaient les habitants des bords du Nil, il y a quinze à seize mille ans. Voilà la première et la principale base du système mythologique de Dupuis². Son hypothèse

¹ *Origine de tous les cultes*, 1794, t. II, p. 27-94.

² Dupuis s'imagina l'avoir irréfutablement établi et avoir ainsi renversé à jamais, en 1806, la chronologie biblique par son *Mémoire sur le zodiaque de Denderah*. Ce mémoire fit grand bruit et amena

est en contradiction avec la chronologie biblique, que personne encore n'avait songé à attaquer sérieusement; mais dans l'esprit de son auteur, elle a bien d'autres conséquences; elle peut expliquer, en particulier, l'origine de la plupart des divinités du paganisme¹.

Dupuis exposa pour la première fois ses idées dans divers articles du *Journal des Savants*, qui parurent de 1777 à 1781 et furent réunis ensuite en corps d'ouvrage, sous le titre de *Mémoire sur l'origine des constellations et sur l'explication de la Fable par l'astronomie*². D'après lui, la simple théorie des levers et des couchers du soleil et des étoiles, représentés dans les planisphères sous la figure d'hommes et d'animaux, est l'origine de toutes les fables, de toutes les aventures merveilleuses et chimériques qui remplissent les *Métamorphoses* d'Ovide et les recueils mythologiques. Quelques-unes de ses explications de détail sont plausibles et peuvent être acceptées comme vraies; l'erreur de son système est dans son exagération et dans l'application

la publication d'une multitude de brochures. L'auteur (*Zodiaque de Dendra* (sic), à la suite de l'*Abrégé de l'origine de tous les cultes*, 4^e édit., 1822, p. 570) date ce monument de l'an 1468 avant J.-C.; or, il est postérieur à notre ère et du temps des empereurs romains. Voir *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Comptes-rendus*, 1877, p. 394; Letronne, *Œuvres choisies*, 1^{re} série, t. 1, p. 435.

¹ Dupuis se considère comme l'inventeur de cette explication, mais elle est bien plus ancienne que lui. Elle se trouve déjà, par exemple, dans Macrobe, qui lui a donné d'assez longs développements dans ses *Saturnales*.

² Ce Mémoire fut publié aussi séparément, in-4^o, 1781. Bailly l'a réfuté dans son *Histoire de l'astronomie*, t. v.

outrée qu'il en fait à toutes les religions, sans en excepter la religion chrétienne. Son grand ouvrage de *l'Origine de tous les cultes ou la Religion universelle*¹, l'un des écrits les plus violents, pour le fond et pour la forme, qu'aient publiés les philosophes, n'eut pas d'autre but que de montrer dans le ciel l'origine de toutes les erreurs de la terre, la clef de tous les mystères de l'antiquité, l'explication de tous les arcanes de la superstition, et en particulier de la superstition chrétienne. Ce dernier point était une des fins principales que se proposait Dupuis :

Nous attachons d'autant plus d'importance à prouver que Bacchus et Hercule ne sont que le dieu Soleil, adoré chez tous les peuples sous un nom différent, qu'il en résultera une conséquence infiniment précieuse, savoir : qu'on écrivit autrefois l'histoire de la nature et de ses phénomènes, comme on écrivit depuis celle des hommes, et que le soleil surtout fut le principal héros de ces romans merveilleux, sur lesquels la postérité ignorante a été grossièrement trompée. Si le lecteur reste bien convaincu de cette vérité, il admettra sans peine notre explication de la légende solaire, connue chez les chrétiens sous le nom de vie de Christ, qui n'est qu'un des mille noms du dieu Soleil, quelle que soit

¹ Trois volumes in-4^o et un Atlas, ou 12 volumes in-12, an III (1794). Les deux éditions n'en forment en réalité qu'une seule, tirée différemment. L'édition in-4^o est à deux colonnes. Dupuis a fait lui-même un *Abrégé de l'origine de tous les cultes*, in-8^o, Paris, an VII (1798). Destutt de Tracy (1754-1836) a publié un autre *Abrégé* plus méthodique. Le P. Brunet a exposé clairement les idées de Dupuis, dans le *Parallèle des religions*, 5 in-4^o.

l'opinion de ses adorateurs sur son existence comme homme¹.

Ainsi l'auteur de l'*Origine de tous les cultes* ne dissimule pas son dessein. Il ne croit pas à la révélation, il ne croit qu'au culte de la nature. « Nous n'examinons pas si la religion chrétienne est une religion révélée, dit-il; il n'y a plus que les sots qui croient aux idées révélées et aux revenants. » Il ne discutera pas non plus la prétention des chrétiens qui voient « en Christ un homme inspiré, un fils de Dieu, un Dieu lui-même, crucifié pour nos péchés : oui, c'est un dieu qu'il leur faut, un dieu qui ait mangé autrefois sur la terre et qu'on mange aujourd'hui². » Voilà à quel langage s'abaisse Dupuis! Laissant donc de côté les croyances des chrétiens, il cherchera seulement à leur apprendre ce qu'ils adorent en réalité. Eh bien! « le héros des légendes connues sous le nom d'évangiles est le même héros qui a été chanté avec beaucoup plus de génie dans les poèmes sur Bacchus, sur Osiris, sur Hercule, sur Adonis, etc.³. » Le Christ est donc le dieu Soleil, objet du culte de tous les peuples. La secte qui l'adore est une secte mithriaque, qui a pris le nom de chrétienne. « De toutes les formes du culte rendu au Soleil, c'est avec

¹ *Abrégé de l'origine de tous les cultes*, 4^e édit., in-12, Paris, 1822, p. 154. Nous citerons souvent l'*Abrégé*, de préférence à l'ouvrage complet, parce qu'il est plus net et plus catégorique.

² *Ibid.*, p. 281, 282. L'Eucharistie semble avoir particulièrement mis hors de lui l'auteur de l'*Origine de tous les cultes*. Ce qu'il en dit, p. 510-511, est incroyable.

³ *Abrégé de l'origine de tous les cultes*, p. 283.

celle des Perses que la secte de Christ semble avoir plus de ressemblance. C'est pourquoi nous nous attacherons à les développer et à en faire saisir les rapports avec la religion chrétienne, qui semble être une branche de la religion de Zoroastre¹. » Le Christ est le même qu'Horus, fils de l'Isis égyptienne; il est aussi le même que Mithra, nom que les Perses donnaient au dieu Soleil². » Il est le Soleil, puisqu'il est appelé le réparateur :

Le réparateur est l'être physique, qui doit rétablir le désordre physique..., le Soleil, qui au printemps rend au jour son empire sur les ténèbres qu'avait étendues sur la terre le Serpent d'automne. C'est lui qui revêt nos campagnes des ornements, dont les froids de l'hiver les avaient dépouillées... Christ... a tous les caractères que la mysticité et l'astrologie donnaient au Dieu Soleil, et cela dans les deux époques principales de sa vie, savoir son Incarnation et sa Résurrection, les deux grands mystères proposés à la croyance des peuples. Inexplicables dans toute autre théorie que la nôtre, ils reçoivent ici un sens clair et... naturel³... L'incarnation de Christ n'est devenue nécessaire que parce qu'il fallait réparer le mal introduit dans l'univers par le serpent qui séduisit la première femme et le premier homme... Le mal introduit dans le monde est l'hiver. Quel en sera le réparateur? Le dieu du printemps, ou le soleil dans son passage sous le signe de l'agneau, dont le Christ des chrétiens prend les formes, car il est l'agneau qui répare les malheurs du monde, et c'est sous cet emblème qu'il est repré-

¹ *Origine de tous les cultes*, 1794, t. III, ch. II, p. 41.

² *Ibid.*, t. I, p. 153; t. III, p. 42.

³ *Origine de tous les cultes*, t. II, ch. II, p. 37-38.

senté dans les monuments des premiers chrétiens... Lorsque l'astre du jour, atteignant la balance et le serpent céleste ou les signes d'automne, passe dans l'autre hémisphère, alors il livre par sa retraite nos régions aux rigueurs de l'hiver, aux vents impétueux et à tous les ravages que le génie mal-faisant des ténèbres exerce dans le monde. Il ne reste plus à l'homme d'espoir que dans le retour du soleil au signe printanier ou à l'agneau, premier des signes. Voilà le réparateur qu'il attend ¹.

Christ est donc le Soleil. Il est aussi Mithra, nom du soleil chez les Perses. Dupuis prétend prouver cette identité de la manière suivante :

Mithra et Christ naissent le même jour (au solstice d'hiver, le 25 décembre), et ce jour était celui de la naissance du soleil. On disait de Mithra qu'il était le même Dieu que le soleil; et de Christ, qu'il était la lumière qui éclaire tout homme qui vient au monde. On faisait naître Mithra dans une grotte, Bacchus et Jupiter dans un antre, et Christ dans une étable. C'est un parallèle qu'a fait saint Justin lui-même. Ce fut, dit-on, dans une grotte que Christ reposait lorsque les mages vinrent l'adorer. Mais qu'étaient les mages? Les adorateurs de Mithra ou du soleil. Quels présents apportent-ils au Dieu naissant? Trois sortes de présents consacrés au soleil par le culte des Arabes, des Chaldéens et des autres Orientaux... Quel nom donnent les prophètes à Christ? Celui d'Orient. L'Orient, disent-ils, est son nom. C'est à l'orient, et non pas en Orient, qu'ils voient son image. En effet, la sphère des mages et des Chaldéens peignait, dans les

¹ *Abrégé de l'origine de tous les cultes*, p. 284, 289, 301.

cieux, un jeune enfant naissant, appelé Christ et Jésus; il était placé dans les bras de la vierge céleste ou de la vierge des signes, celle-là même à qui Ératosthène donne le nom d'Isis, mère d'Horus. A quel point du ciel répondait cette vierge des sphères et son enfant? A l'heure de minuit, le 25 décembre, à l'instant même où l'on fait naître le dieu de l'année, le soleil nouveau ou Christ, au bord oriental, au point même où se levait le soleil du premier jour ¹.

Dupuis continue ses rapprochements entre le Christ et le soleil, la vie du Christ et la course du soleil, pendant de longues pages, où il répète toujours les mêmes affirmations ². Il conclut enfin :

Après avoir, j'ose dire, démontré que l'incarnation de Christ est celle du soleil, que sa mort et sa résurrection ont également le soleil pour objet..., je viens à la grande question de savoir si Christ a existé oui ou non. Si dans cette question on entend demander si le Christ, objet du culte des chrétiens, est un être réel ou un être idéal, évidemment il est un être réel, puisque nous avons fait voir qu'il est le soleil. Rien, sans doute, de plus réel que l'astre qui éclaire tout homme venant au monde. Il a existé, il existe encore et il existera longtemps. Si l'on demande s'il a existé un homme charlatan ou philosophe, qui se dit être Christ, et qui ait établi sous ce nom les antiques mystères de Mithra, d'Adonis, etc., peu importe à notre travail qu'il ait existé ou non. Néanmoins nous croyons que non ³.

¹ *Abrégé de l'origine de tous les cultes*, p. 505-506.

² Dans plusieurs de ces pages, on trouve des emprunts faits à Voltaire. Voir, en particulier, p. 314-316.

³ *Ibid.*, p. 373.